

LA GRANDE EMBROUILLE

EDUARDO MENDOZA

LA GRANDE EMBROUILLE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR FRANÇOIS MASPERO

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *El enredo de la bolsa y la vida*
Éditeur original : Seix Barral, S.A., 2012
© Eduardo Mendoza, 2012
ISBN original : 978-84-322-1000-6

ISBN 9 78-2-02-110747-0

© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Où je joue les vedettes

On a sonné. J'ai ouvert. Je n'aurais jamais dû. Sur le palier, un fonctionnaire de la poste, le regard impavide et l'attitude farouche acquis au cours de longues années de dressage féroce sous la férule de petits chefs sans états d'âme, brandissait une lettre recommandée, libellée à mon nom et à mon adresse. Avant de prendre l'enveloppe, de confirmer mon identité et de signer le récépissé, j'ai tenté de m'y soustraire en alléguant que le destinataire en question ne vivait pas ici, que s'il y avait vécu il serait de toute façon mort aujourd'hui et, pour faire bon poids, que le défunt était parti en vacances la semaine précédente. Mais peine perdue.

De sorte que j'ai signé, le facteur est reparti, l'enveloppe a été ouverte (avec mon aide) et, à ma grande stupéfaction, j'ai découvert à l'intérieur un superbe bristol m'annonçant que le recteur de l'Université de Barcelone me conviait à l'investiture solennelle de M. Sagrañes en qualité de docteur *honoris causa*, cérémonie qui se tiendrait le 4 février de l'année en cours dans le grand amphithéâtre de cette prestigieuse institution. Sous les lignes imprimées, un ajout manuscrit spécifiait que l'invitation m'était adressée suivant le désir exprès du récipiendaire.

Que le docteur Sagrañes se soit souvenu de moi, malgré tout le temps écoulé depuis notre dernière rencontre, était doublement méritoire. D'abord parce que, l'âge aidant, la mémoire du docteur Sagrañes présentait occasionnellement des lacunes, voire

de véritables gouffres. Et ensuite parce que, ce faisant, il était évident qu'il me marquait de l'affection. À dire vrai, peu de gens pouvaient mieux que moi porter un témoignage plus fidèle de sa longue vie professionnelle, car il faut rappeler, pour le lecteur qui aborderait les présentes aventures sans connaissance préalable de mes antécédents, que j'ai été jadis enfermé – injustement, même si ce n'est plus aujourd'hui la question – dans un centre pénitentiaire pour délinquants souffrant de troubles mentaux, et que ledit centre était dirigé d'une main de fer et avec des méthodes fort peu amicales par le docteur Sugrañes, raison pour laquelle, comme on peut l'imaginer, s'étaient produits entre lui et moi des petits malentendus, des légers différends et un certain nombre d'agressions physiques qui s'étaient presque toujours terminées pour moi de façon calamiteuse, même si, une fois, je lui avais cassé ses lunettes, une autre déchiré son pantalon et une autre encore cassé deux dents.

Mais le plus probable, me suis-je dit après avoir lu et relu l'invitation, était que le docteur Sugrañes désirait couronner sa carrière sans conserver de rancune envers quelqu'un dont il avait partagé si longtemps la vie et à qui il avait consacré tant d'efforts professionnels, émotionnels et même physiques. J'ai donc répondu en acceptant l'invitation avec reconnaissance et confirmé ma présence à la cérémonie. Et, vu la solennité du lieu, vu l'occasion qu'il fallait bien qualifier de grandiose, j'ai loué un complet de flanelle gris plus ou moins à ma taille en l'agrémentant d'une cravate rouge vif et d'un œillet de même couleur à la boutonnière. Ainsi vêtu, je croyais avoir atteint le *nec plus ultra*, mais je me trompais lourdement. Dès que je me suis présenté à la porte de l'auguste institution, au jour et à l'heure indiqués en présentant l'invitation, des huissiers m'ont séparé du reste de l'assistance pour me conduire dans un réduit sordide et, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, m'ont obligé à me déshabiller. Quand je n'ai plus eu sur ma personne que mes chaussettes, ils m'ont mis une chemise d'hôpital en nylon vert, fermée devant et nouée derrière par des rubans, qui

laissait à découvert mon fessier et la région concomitante. Ainsi accoutré, ils m'ont emmené, moins de gré que de force, dans une salle immense et somptueuse, pleine à craquer, pour me jucher sur une estrade à côté de laquelle, revêtu de la toge et de la toque, pérorait le docteur Sugrañes. Mon apparition a été suivie d'un silence lourd d'attente, que le conférencier a rompu pour me présenter comme un des cas les plus difficiles qu'il avait eu à affronter au cours d'une vie entièrement consacrée à la science. Pointant sur moi une baguette, il a décrit mon étiologie avec une profusion de détails. À plusieurs reprises j'ai tenté de me défendre de ses accusations, mais en vain : dès que j'ouvrais la bouche, les rires du public couvraient ma voix et, avec elle, mes légitimes protestations. Le lauréat, tout au contraire, était écouté avec respect. Les plus zélés prenaient des notes. Par chance, l'épreuve s'est vite achevée : après avoir évoqué divers épisodes, tous plus honteux pour moi les uns que les autres, qui firent les délices de l'assistance, le docteur Sugrañes a mis fin à l'exhibition en me poursuivant dans tout l'amphithéâtre avec une poire à lavement.

Une fois achevée cette partie de la séance académique au milieu des applaudissements nourris, et tandis que de gracieuses étudiantes de mastère faisaient pleuvoir des pétales de rose sur le lauréat, j'ai été ramené dans le réduit où j'avais laissé mes vêtements. Quelle n'a pas été ma surprise de m'y retrouver nez à nez avec un ancien compagnon de la maison de santé que je n'avais pas revu depuis des années, mais dont le souvenir était resté indélébile : le Beau Rómulo.

Au cours de mon séjour dans l'institution médico-pénitentiaire ci-dessus mentionnée, j'avais eu largement l'occasion de constater que le Beau Rómulo s'était acquis le respect des autres détenus en même temps que l'antipathie du docteur Sugrañes. J'eus rapidement droit à cette dernière mais n'obtins jamais le premier. Le Beau Rómulo était jeune et bien fait de sa personne, car il offrait une ressemblance époustouflante avec Tony Curtis à l'époque où celui-ci était au sommet de son art et de

sa splendeur. Ressembler à Tony Curtis peut être un bien ou un mal, selon la façon dont on voit les choses. C'est en tout cas incongru dans une maison de fous, dans la mesure où le Beau Rómulo n'était pas seulement doté d'un visage gracieux et d'une constitution athlétique, mais de manières élégantes, d'un commerce charmant, et il était intelligent et très réservé. Personne ne savait rien de ses antécédents, bien que la rumeur lui attribuât des forfaits hors du commun. Au début, il évita ma compagnie et je ne cherchai pas la sienne. Une après-midi, Luis Mariano Moreno Barracuda, un mauvais sujet de la salle B qui prétendait être Zorro, Chou En-lai et l'*Encyclopédie universelle Espasa*, sans que rien ne vînt justifier ces allégations et encore moins de telles usurpations d'identité, tenta de me barboter mon casse-croûte. Nous eûmes des mots et, pour un quignon de pain sec sans rien dedans, l'autre me flanqua une raclée. Le Beau Rómulo intervint pour ramener la paix. Lorsqu'il l'eut effectivement ramenée, Luis Mariano Moreno Barracuda avait un bras cassé, il avait perdu la moitié d'une oreille et saignait du nez. On nous envoya tous deux au mitard et Barracuda à l'infirmerie, d'où il sortit convaincu d'être les susnommés mais en y ajoutant Jessye Norman. Tandis que nous allions de concert en cellule, le Beau Rómulo me chuchota : *Homo homini lupus*. Je pensai qu'il me donnait l'absolution. Ce sont là des choses qui arrivent, dans les maisons de fous. Puis je sus qu'il était un homme cultivé. Sur la base de notre enfermement et des brimades qui l'accompagnèrent, une solide amitié se noua entre nous. Malgré la différence de caractère et de culture, le fait d'être détenus en vertu du même arbitraire judiciaire nous unissait. À l'époque, le Beau Rómulo était marié à une femme d'une grande beauté qui venait fréquemment le visiter et lui apportait des vivres, du tabac (en ce temps-là, fumer n'était pas interdit), des livres et des magazines. Il partageait la nourriture et les magazines avec moi, tout en sachant qu'il n'y aurait pas réciprocité, car personne ne venait jamais me voir. En certaine occasion, où il fut, par pure méchanceté, accusé sans motif, je me portai garant de sa bonne

conduite. Ce qui nous valut derechef de partager le mitard. La précipitation avec laquelle on nous mit à la porte de l'asile et le peu d'intérêt que nous portions tous à y prolonger notre séjour nous empêchèrent de nous dire adieu comme il eût été de règle entre camarades. La dernière fois que nous nous vîmes, nous étions en petite tenue. Et maintenant que nous nous retrouvions, bien des années plus tard, j'étais toujours en petite tenue. Lui, en revanche, était vêtu d'un costume de bonne coupe en tissu bleu ciel avec une cravate à rayures sous un loden couleur vert jardin et chaussait des mocassins bien cirés. Il avait conservé sa prestance et continuait de ressembler à Tony Curtis, même si, comme chez ce dernier, l'effort qu'il devait fournir pour rester tel qu'il avait été dans le passé était visible.

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et, dans la chaleur de l'embrassade, sa moumoute est tombée. Une fois corrigé cet embarrassant contretemps, et après qu'il m'eut informé qu'il avait été convoqué à la cérémonie d'investiture en qualité de suppléant en cas de défaillance de ma part, il m'a interrogé sur ce qu'avait été ma vie depuis la dernière fois que nous nous étions vus. Avant de répondre, je lui ai demandé par pure politesse ce qu'avait été la sienne. Comme, à ce moment, j'avais fini de me rhabiller, il a soupiré et dit :

– Ah, mon ami, mon histoire ne peut être contée en quelques minutes. Mais si tu as du temps devant toi, si tu as l'envie et la bonté de l'écouter et si tu acceptes que je t'offre une légère collation, je te la narrerai en détail.

J'ai accepté la proposition avec joie, car rien ne pouvait me faire plus plaisir que la perspective de renouer avec notre ancienne camaraderie ; nous sommes donc sortis de l'auguste enceinte et avons gagné un troquet voisin. Rómulo a commandé des anchois, un verre de vin blanc pour lui et un Pepsi-Cola pour moi. J'ai été ému de constater qu'il se souvenait encore de mes goûts. Une fois servis, Rómulo s'est mis en devoir de me raconter la dernière partie de sa turbulente biographie.

Ce qu'a raconté le Beau Rómulo

La fermeture du centre avait laissé le Beau Rómulo dans la même situation précaire que les autres pensionnaires, y compris l'auteur du présent récit, oral dans un premier temps. Cependant sa bonne mise, le hasard et une rencontre charitable firent que, malgré ses antécédents, il ne tarda pas à trouver un emploi, sinon glorieux, du moins honorable, de concierge dans un immeuble somptueux du quartier non moins somptueux de la Bonanova. Là, le contact quotidien avec des gens distingués acheva de policer ses manières ; quelques présents occasionnels améliorèrent sa garde-robe et son intérieur. Au bout de trois ans, il fut congédié par le syndicat des propriétaires soucieux de réduire les dépenses. Sans argent ni moyen d'en obtenir, mais nullement découragé, il décida de demander un crédit dans un établissement bancaire, dans le but d'ouvrir un commerce. Une bonne présentation et de bonnes manières ouvrent toutes les portes, prétend le dicton : il fut tout de suite reçu cordialement par M. Villegas, directeur de l'agence bancaire qu'il avait choisie. Les services rendus en sa qualité de concierge lui avaient permis de connaître les signatures des grosses légumes qui habitaient l'immeuble. Falsifiant celles des plus en vue, il présenta des garanties et demanda un prêt, dont les diverses formalités nécessitèrent des visites réitérées à l'agence. Lorsque, finalement, le prêt lui fut accordé, le Beau Rómulo connaissait en détail la disposition des lieux ainsi que les habitudes et la

façon de travailler du personnel. Avec l'argent du crédit, il fit l'acquisition de deux pistolets, de deux sacs de contenance suffisante et de deux passe-montagnes. Il avait tout acheté en double parce qu'il avait besoin d'un associé pour mener l'opération à bien. Dans le choix de ce dernier, il commit une erreur.

L'heureux élu se faisait appeler Johnny Pox, il était d'origine étrangère, nouveau dans la ville et sans antécédents, sérieux, méthodique et montrant de bonnes dispositions. Il pratiquait le culturisme, ne buvait pas, ne consommait pas de drogue et ne fumait pas. Il accepta sans faire d'objections le plan d'action et les conditions de partage du butin. Dans la nuit précédant le jour J, ils volèrent une moto 125 cc et la laissèrent en stationnement devant la porte de l'agence bancaire, afin de pouvoir prendre la fuite après leur braquage. Le Beau Rómulo ne savait pas conduire une moto, mais son complice était un motocycliste expérimenté.

Arrivé à ce point de son récit, je l'ai interrompu pour exprimer ma surprise : je ne parvenais pas à m'entrer dans la tête que, même acculé par l'adversité, le Beau Rómulo eût osé prendre le risque d'un forfait d'une telle envergure.

– Bah, a-t-il dit, au jour d'aujourd'hui, braquer une banque est un jeu d'enfant.

Et, amusé par mon expression admirative et stupéfaite, il a ajouté :

– Dans le monde moderne, l'argent en espèces sonnantes et trébuchantes est une relique. Toutes les transactions, des plus conséquentes aux plus insignifiantes, se font au moyen d'une carte ou d'un transfert *on line*. Sauf les opérations occultes, évidemment, mais celles-là ne passent pas par les succursales de quartier. De ce fait, les agences ne détiennent dans leurs coffres qu'une quantité minimale de liquidités, et ça ne vaut plus guère le coup d'en attaquer une. Les voleurs préfèrent dévaliser une bijouterie ou des domiciles de particuliers. De leur côté, les banques ont relâché la vigilance : entretenir des gardiens armés revient trop cher ; la chambre forte est toujours ouverte

et l'alarme débranchée ; les caméras de vidéosurveillance sont tournées vers le plafond ; et les employés, persuadés qu'une compression de personnel peut les jeter d'un jour à l'autre à la rue, n'ont aucune envie de jouer les héros.

Je l'ai de nouveau interrompu pour lui demander quel sens cela pouvait avoir, dans ce cas, de braquer une banque pour un aussi maigre butin.

– Tout est relatif, a-t-il répondu. Si la journée est bonne, tu peux te faire sans grands efforts et sans aucun risque dans les deux mille euros. Avec deux braquages par mois, ça te permet de voir venir.

Tout s'était passé comme l'avait planifié le Beau Rómulo, mais, au dernier moment, le braquage échoua du fait d'un imprévu qui, pour être futile, n'en est pas moins habituel : je veux dire le facteur humain.

Leurs traits respectifs masqués par les passe-montagnes, la moto dûment stationnée devant la porte de la succursale bancaire, le Beau Rómulo et Johnny Pox firent leur entrée dans l'établissement au moment où ne s'y trouvait aucun client, le pistolet dans une main et le sac dans l'autre. Sans sourciller, les employés remplirent les sacs de billets et de pièces, tandis que le directeur de l'agence (M. Villegas) intimait à ses subordonnés l'ordre de coopérer pour éviter un bain de sang. En moins d'une minute, le braquage était consommé. Ils étaient sur le point de sortir, quand Johnny Pox s'arrêta devant l'annonce d'un service complet de six assiettes et couverts, et demanda s'ils ne pourraient pas l'emporter.

– Non, dit le Beau Rómulo, notre plan prévoit de filer en vitesse.

– Mais voyons, Rómulo, tu as vu ce service ? Il est divin ! Divin !

– Johnny, ce n'est pas le moment de faire ta chochette !

À cet instant, M. Villegas intervint pour expliquer que le service en question était un cadeau destiné à toute personne qui

constituerait un dépôt à six mois pour une somme supérieure à deux mille euros.

– Dommage, soupira Johnny Pox : d'où pourrais-je sortir tant d'argent ?

– Si vous me permettez une suggestion, monsieur Pox, dit M. Villegas, vous pouvez le sortir du sac en plastique. Et dites-vous que, dans six mois, vous pourrez retirer l'argent, augmenté des intérêts. Le seul problème est que l'opération requiert certaines formalités. Ici, nous ne travaillons pas n'importe comment. Ici, nous avons avec nos clients des relations personnalisées. Demandez donc à M. Rómulo, à qui nous avons accordé récemment un prêt, ou interrogez les gens qui, en ce moment même, se pressent à la porte de l'agence pour contempler le braquage.

Une heure plus tard, le Beau Rómulo et Johnny Pox comparaissent devant le juge. Johnny Pox fut condamné pour appartenance à une bande armée, on lui accorda les circonstances atténuantes, vu qu'il n'avait rien fait de mal, et il sortit libre du tribunal. Quant au Beau Rómulo, il écopa d'une peine de réclusion ferme. Considérant qu'il avait été interné antérieurement dans une maison de fous, le tribunal décida qu'il devait retourner dans une institution présentant les mêmes caractéristiques. Mais comme ce genre d'institutions relevait de la Sécurité sociale, le Beau Rómulo attendait depuis plusieurs mois qu'une place se libère.

– Je peux donc être convoqué à tout moment, a-t-il dit en manière de conclusion, et, franchement, ça me donne le bourdon. Je m'étais habitué à la liberté, tu comprends. Si j'avais un peu d'argent, je me ferais la malle. Mais je n'ai pas un radis.

Il a soupiré, observé un bref silence et, changeant de ton, il a dit :

– Enfin, je ne veux pas te casser les pieds avec mes soucis. Parle-moi de toi. Comment tu t'en tires ?

– Très bien, ai-je répondu.

La vérité était tout autre, mais l'histoire de mon pauvre ami m'avait attristé et je ne voulais pas augmenter son désarroi en

lui contant ma propre gêne. Car depuis des années, et après des débuts quelque peu mouvementés dont j'ai fait en son temps le récit, je tenais un salon de coiffure pour dames qui, ces derniers mois, n'était plus fréquenté, mais avec une admirable régularité, que par un employé de la Caixa de Catalunya venu me réclamer les arriérés de mes crédits successifs. La crise avait atteint la classe sociale montante vers laquelle j'avais orienté mon commerce, c'est-à-dire les impécunieux, et, pour comble de malchance, le peu de femmes qui n'étaient pas chauves et disposaient encore d'argent le dépensaient dans un bazar oriental récemment ouvert en face du salon, où l'on vendait de la verroterie, de la quincaillerie et toute sorte de camelote à des prix défiant toute concurrence. Comme, pour ne rien arranger, ce bazar était le meilleur client de la Caixa, je ne pouvais même pas le rendre responsable de ma situation pour demander un nouveau report du remboursement de mes crédits, qui me permettaient tout juste de garder le salon ouvert et de manger tous les trente-six du mois.

– Oui, a dit le Beau Rómulo, il suffit de voir ta mine.

Là-dessus, il s'est concentré sur les anchois, comme si ce commentaire avait mis un point final à l'évocation de nos existences respectives et que nous n'avions plus qu'à passer à un autre sujet. Mais je connaissais bien le Beau Rómulo et j'étais convaincu qu'il ne faisait que gagner du temps pour entrer en matière. Et en effet, au bout d'un moment, il a mis fin à sa bruyante déglutition, a vidé son verre, s'est essuyé les lèvres et les doigts avec la serviette et, vrillant sur moi un regard perçant, il a dit :

– Tout ce que je viens de te raconter, l'histoire du braquage et le reste, est du domaine public : c'est sorti dans la presse et à la télé. Ce que je vais te dire maintenant doit demeurer entre nous. J'ai pleine confiance en ta discrétion.

– Je préférerais ne pas avoir à l'exercer, Rómulo : ne me livre pas de secrets.

– Allons, mon vieux, fais ça au nom de notre vieille amitié,

a-t-il insisté. J'ai besoin d'en parler à quelqu'un et je sais que je peux compter sur toi, comme autrefois. Écoute, je t'ai dit tout à l'heure que je ne veux pas aller en prison. À mon âge, je n'y résisterais pas. J'ai donc programmé de fuir. Le Brésil me semble être un bon endroit : un bon climat, des filles et du foot. Mais je ne peux pas partir sans argent. C'est pourquoi je te demandais... Non, non, rassure-toi, je ne vais pas te taper. J'imagine ce que doit être ta situation financière. En réalité...

Il a baissé la voix, s'est penché en avant, m'a fait signe de l'imiter et, lorsque nous eûmes joint nos têtes au-dessus de l'assiette vide, il a poursuivi dans un murmure :

– J'ai préparé un coup. Une affaire sensationnelle. Sans risque, sans beaucoup de travail, du gâteau. Tout est prêt. Seul me manque le coéquipier. Qu'en penses-tu ?

– C'est une proposition ?

– Bien sûr ! s'est-il exclamé joyeusement.

– Tu fais erreur sur la personne, Rómulo. Je ne vauds rien pour ces choses-là : je suis seulement un coiffeur pour dames ; et, en plus, sans clientèle.

– Voyons, mon vieux, a-t-il rétorqué, va raconter ça à d'autres ! Comme si c'était la première fois qu'on se voyait ! Tu es le rat le plus rusé de cette foutue ville. Tu as toujours été un maître : silencieux, pénétrant, mortel. Tu as oublié que, chez les cinglés, on t'appelait « Petit pet qui pue » ?

La mention de ce surnom honorifique m'a, un instant, rempli d'un orgueil teinté de nostalgie. Mais l'expérience m'a appris à craindre davantage les louanges que les menaces, de sorte que je suis revenu au présent pour dire :

– Merci, Rómulo, mais je persiste à décliner la proposition. Ne m'en garde pas rancune. Naturellement, je n'ai rien entendu de ce que tu m'as dit. Nous n'avons même pas été ici à manger des tapas et à boire. Je dis ça au cas où on me poserait des questions. Il n'empêche qu'en mon for intérieur je me souviendrai toujours affectueusement de cette rencontre. Je te souhaite tout le bien possible.

Nous avons décroché du portemanteau moi ma mauvaise pelure, lui son loden, et Rómulo y a ajouté l'écharpe d'un client trop confiant. Il faisait nuit noire et un vent froid soufflait quand nous nous sommes embrassés dans la rue, puis chacun est reparti de son côté.

La rencontre m'a laissé troublé et préoccupé. Je me demandais si je n'aurais pas dû agir de façon plus décidée, soit en tentant de dissuader le Beau Rómulo d'un projet que je devinais irréalisable et hérissé de dangers, soit en lui offrant mon aide dans la situation difficile qui était la sienne. Mais que pouvais-je faire ? Dans mes années de jeunesse, comme je l'ai dit, j'avais été un affreux gredin : bête, pusillanime et sans imagination ; avec le temps, j'avais ajouté à ces dons la bassesse de me faire indicateur de police dans une vaine tentative d'éviter de pires maux. Le Beau Rómulo était tout le contraire : il possédait talent, ambition, courage et fierté professionnelle. Il ne se bornait pas, comme tant d'autres, à rêver d'un coup d'éclat futur : il le préparait jusque dans les moindres détails et le réalisait sans s'effrayer du danger ni renâcler devant l'effort. Qu'ensuite il s'en tire bien ou mal, c'était une autre affaire.

Un jour, il y avait des années de ça, à l'asile, il m'avait conté comment il avait tenté et presque réussi à réaliser ce qui aurait dû être, pour ainsi dire, son *capolavoro*. Sans être un fanatique du football comme moi, il n'ignorait pas les passions que génère ce sport et l'idée lui était venue que, s'il enlevait l'équipe du Barça, il pourrait exiger de chaque supporter une rançon de dix pesetas, ce qui lui rapporterait plus d'un million sans causer à personne de graves problèmes économiques. Le plan consistait à s'emparer de l'avion dans lequel voyageaient, lors de leurs déplacements, les joueurs et l'équipe technique. Comme, en plus d'inventivité, il était doté d'une remarquable habileté manuelle, il dessina et construisit, en bois, plastique et métal, un camion poubelle de la taille d'un jouet, que l'on pouvait démonter et transformer en un revolver Smith & Wesson modèle 67, calibre 38, une imitation des plus convaincantes. Quand, après

des mois de travail, il eut terminé l'engin, il s'informa de la date du vol que devait emprunter l'équipe de foot de Barcelone, acheta un billet sur le même avion et embarqua avec le camion-pistolet sans éveiller les soupçons. Dès que l'avion eut décollé et que le commandant eut éteint le signal lumineux, il abaissa sa tablette et se mit en devoir de transformer le camion. Le vol se révéla très agité et la nervosité fit le reste : au moment où l'on commençait la descente sur l'aéroport de Santander, qui était la destination du Barça pour y affronter l'équipe de cette ville (le Racing), un grand nombre d'éléments du camion s'étaient éparpillés sur la tablette et certains avaient même roulé sous les chaussures des passagers. L'hôtesse de l'air lui intima l'ordre de relever la tablette et de remettre le dossier de son siège en position verticale, et Rómulo eut tout juste le temps de fourrer les pièces dispersées dans ses poches.

Ce contretemps ne le fit pas pour autant renoncer à son projet : pendant les heures qui séparaient l'arrivée du retour des joueurs, il s'assit sur un banc public, en face du stade du Sardinero, et s'exerça à l'assemblage de l'arme jusqu'à ce qu'il acquière une parfaite maîtrise des opérations. Par chance, il put obtenir une place sur le même avion que celui qui ramenait l'équipe après le match. Il faisait déjà nuit noire, l'éclairage intérieur de la cabine n'était pas très bon et, comme à l'aller, l'avion volait de trou d'air en trou d'air. Néanmoins, il parvint à démonter le camion et à remonter le revolver en un laps de temps convenable. Les secousses de l'appareil ne lui permirent pas de faire un travail très précis : le canon du pistolet était tordu vers le bas, la détente manquait, et l'ensemble ressemblait plus à un arrosoir qu'à autre chose, mais, entre les mains d'un homme décidé, il pouvait produire l'effet souhaité. Le Beau Rómulo n'hésita pas : il tira un mouchoir de sa poche, défît sa ceinture de sécurité et se leva. Comme il avait oublié de relever la tablette, il se donna un coup en plein estomac. Plié en deux, tenant d'une main le mouchoir sur le bas de son

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 109715 (XXX)
Imprimé en France

